

I

Cette histoire dormait dans la mémoire de mon ordinateur depuis des semaines. Je l'avais imaginée rédigée en marge de son journal intime par un dermatologue établi dans la station balnéaire de Lacanau, en Gironde. Elle se présentait comme une sorte de témoignage, sous la forme d'un libre récit partiellement autobiographique, destiné à n'être lu qu'après sa mort. Le personnage d'une petite pâtissière diplômée, qui travaillait dans le commerce de ses parents, y tenait le rôle central. Ancienne patiente de ce médecin, l'attirance qu'elle avait d'emblée exercée sur lui eût peut-être ébranlé les principes de sa déontologie s'il n'avait appris qu'elle écrivait des contes. Après avoir été lauréate d'un concours local, il lui arrivait même d'en faire des lectures publiques, qui rencontraient un succès inexplicable à notre époque. Jusqu'au jour où, ayant échoué à captiver trois enfants dans le château d'un promoteur immobilier, la jeune fille devenait elle-même l'héroïne d'un conte auquel le narrateur, avec une certaine obstination, s'attachait à accorder le plus de réalité possible...

Un récit en abyme par conséquent... Anachronique en ce sens que l'événement fabuleux qui en déterminait la chute appartenait au folklore d'un passé lointain, alors que le style naturaliste adopté était aussi distant de ce monde perdu que

du nôtre. De sorte que l'on se promenait dans un univers dont l'expression s'épuisait nécessairement en contorsions narratives épisodiques pour tenter de donner l'illusion d'un ancrage dans les réalités d'aujourd'hui...

La France que l'on appelait autrefois profonde, est devenue par monts et par vaux un vaste parc « rurbain » sillonné d'autoroutes, couvert de zones industrielles plus ou moins dangereuses, voué à l'agriculture intensive, aux bourgs festiva-liers, aux villages de masses sous les tentes entre un supermar-ché et une rivière débordante, bref, à tout ce qui fait qu'une petite pâtisserie provinciale, vous la verriez plutôt occuper ses loisirs dans un bowling, fumer un joint le dimanche soir sur le parking d'une boîte, ou twitter « grave » dans sa chambre tapissée de selfies... Rien ne saurait exister de comparable à une fable dans un monde aveuglé par les miracles de la Technique et modélisé par la Publicité enchanteresse... Un monde dans lequel on assiste à la fonte des glaciers en toutes saisons, où le prix de l'essence augmente à chaque baisse du baril. Et cetera. Ce que nous acceptons comme étant notre monde ne serait-il pas assez prodigieusement surprenant pour que nous y ajou-tions les féeries ambivalentes de nos ancêtres ? La science-fic-tion n'en est-elle pas assez l'illustration, à la fois mirifique et lourdement instructive ? À quoi bon les inventions d'un conte ? Vous me direz que Kafka... Poe... Maupassant même... Ne lit-on pas les contes d'Hoffmann aujourd'hui avec le même sentiment d'étrangeté que jadis ? Pas tout à fait : alors que l'an-goisse provoquée par tel phénomène absurde inspirait le désir d'un autre monde qui ne fût pas régi par les lois de la basse rationalité bourgeoise fondée sur le profit, mettre de nos jours en question les principes de son économie, désormais globali-sée, est généralement perçu comme relevant d'une dangereuse

utopie susceptible de porter atteinte à la conservation de la vie même. Ça ne colle pas avec *Le Horla*. Sa lecture reste attrayante par le frisson que dispense son hétérodoxie... Tandis que de son côté, l'imagerie suscitée par les œuvres des écrivains que je viens de nommer ne rend que très exceptionnellement compte des conditions historiques qui nous en séparent. Ces auteurs traversèrent le miroir de leur temps. L'industrie du spectacle ne fait que projeter sur nos écrans, dans un décor de bocages humides, de ruelles désignées par la préfecture de police ou de lupanars rutilants, la vie abusivement psychologisée de nos contemporains... Certes, il existe une abondante littérature fantastique, dont l'immense succès ne se dément pas. Mais c'est qu'il y est toujours question de merveilles machiniques, fort étrangères aux miracles de jadis...

La tête me tourne. Que disais-je?... Rien. Des approximations assez banales en somme. Je brouillonne... Ce qui est certain c'est que j'avais le sentiment d'avoir écrit des billevesées en les attribuant à un médecin de Lacanau. Pourquoi m'étais-je égaré dans cette impasse? Quel besoin avais-je eu d'inventer cette espèce de chronique privée à laquelle s'adjoignaient les péripéties d'un conte à dormir debout? Un conte qui ne respectait même pas les lois du genre puisque, de morale, il n'y en avait point, sinon celle selon laquelle les contes seraient faits pour n'être pas crus, ce qui est un mensonge...

Résumons: Durant un week-end d'été, la petite pâtissière, ayant donc été embauchée dans un château proche de Lacanau, pour confectionner ses meilleurs gâteaux et amuser trois enfants avec ses contes, ne parvenait non seulement pas à retenir leur attention mais elle provoquait leur impatience, qui finissait par dépasser les bornes du vivre-ensemble. Alarmée par ce fiasco, elle perdait la tête et s'enfuyait vers un

étang. En s'y penchant, nul reflet ne lui renvoyant la forme de son visage, elle s'effrayait, perdait l'équilibre et tombait à l'eau en s'y retrouvant changée en araignée parmi les plantes angiospermes... Elle aurait été dévorée par quelque monstre à écailles, si un jeune homme qui se baignait dans les parages ne l'avait secourue en entendant ses cris. Ayant recouvré forme humaine à ses côtés, elle était surprise par les enfants, robe relevée jusqu'à la taille, dans une position qui leur paraissait des plus prometteuses selon leurs vœux. Les apercevant, la petite pâtissière s'écriait alors d'une voix méconnaissable: « *Et maintenant, vous ne la trouvez pas belle mon histoire ?* »...

La fin se voulait légère, à la façon d'un fabliau. Si mon narrateur recourait à ce trait d'esprit, surprenant de la part d'une jeune fille réputée prude, je sous-entendais sans doute qu'il prétendait faire de celle-ci une métaphore de son propre récit: n'était-il pas, lui aussi, bien troussé? Il s'en fallait de beaucoup et je n'y avais pris garde... Qu'une jeune fille se métamorphosât en araignée dans les lentilles d'eau, c'était un conte, mais qu'elle fît preuve de cynisme faisait d'elle le personnage d'une histoire qui s'accordait in extremis à l'esprit d'un temps qui ne lui ressemblait guère. Qu'avais-je voulu exprimer?

Lorsqu'en 1942 Marcel Aymé créa le personnage de Dutilleul, il lui faisait perdre le don de traverser les murailles quand il voulait rejoindre la maîtresse de son cœur. Cet accident fâcheux n'avait rien d'arbitraire. En ce temps-là on envoyait des lettres d'amour ou de dénonciation avec la même encre. Le monde était entré dans l'ère des désastres. Plus rien ne marchait comme avant, ni les contes, ni l'Histoire, de Froissart ou de Voltaire... Voilà ce que Marcel Aymé nous laissait entendre. Vouloir perpétuer le conte à l'ancienne, fût-ce en y introduisant une répartie finale qui fasse allusion à ce qu'il est difficile

d'appeler encore l'« évolution des mœurs », revient à dénier les aspects les plus redoutables de notre monde qui, distrait par ses consoles, bercé par ses visions sécuritaires, oublie les menaces de son anéantissement, non par les kalachnikovs mais par la puissance même de son génie autodestructeur, comme le font incessamment ces explications qu'on nous donne pour éclairer les événements fondamentalement catastrophiques qui les contredisent. Ils sont traités comme des accidents transitoires, aux conséquences calculables. Alors que celles-ci sont pour le moins imprévisibles. Si l'on fait preuve d'optimisme...

Il y avait de la véracité, dans les contes d'autrefois. Un saloir, un caillou, une princesse en haillons, et même un ogre, on ne doutait pas de leur existence. Mais peut-on croire que les affabulations naïves d'une petite pâtissière sur une estrade de Lacanau ou dans le parc d'un château puissent offrir quoi que ce soit à l'interprétation, immédiate ou savante, sinon ce que produisent les effets contingents de sa personnalité, de son apparence, de sa diction ? Croirait-on en l'existence d'un trader qui calculerait ses opérations sur une ardoise ? Le comput règne au millionième de seconde. En vertu de quoi, on le répète à longueur de journée, tout est devenu surréaliste : pipe à la Fiac vaut pape en Afrique... Balancer cette douzaine de pages à la corbeille, je ne m'y résolvais pourtant pas... Comme si j'attendais de pouvoir faire mentir un jour la fantaisie fallacieuse de ce médecin. En lui prêtant des intentions satiriques, par exemple... Ou comme s'il me restait à découvrir, par quelque effort de mémoire, en rebroussant le chemin de ma propre existence, ce que cette construction bizarre pouvait cacher d'irrésolu dans ma manière d'écrire...

Je ne sais comment s'était imposée l'idée de situer cette histoire à Lacanau. Le nom de Lacan peut-être, qui avait été mon